

MAÎTRE MANOÏL ET LA JEUNE ÉPOUSE EMMURÉE

Maître Manoïl bâtissait un rempart,
Un rempart, une épaisse muraille,
Pour entourer la ville de Pyrgos,
La ville de Pyrgos, la grande ville.
Il bâtit, il bâtit, Maître Manoïl
Depuis neuf ans il s'acharne :
Le jour il bâtit, la nuit tout s'écroule,
La nuit tout s'écroule et se défait.
Cette année-là, le roi lui-même
Maintes missives a envoyées :
Ordre d'achever, d'achever le mur
Cette année-ci, la dixième.
Mais comment faire, comment achever,
Si tout s'écroule, tout se défait,
Si tout s'écroule, si rien ne tient ?
Voilà qu'un jour, un saint dimanche
Aux premières heures, Maître Manoïl
Ses hommes a rassemblés, ses trois centaines
D'apprentis, ses deux cents compagnons,
Deux cents compagnons et trente maîtres,
Les a rassemblés et leur a dit :
— Vous voici tous, mes apprentis,
Mes compagnons et jeunes maîtres,
Ordre du Roi m'est arrivé
De faire le mur, de l'achever,
Cette année-ci, la dixième.
Mais comment faire, comment achever,
Si tout s'écroule et se défait,
Si tout s'écroule et rien ne tient ?
Il faut, mes frères, un sacrifice,
Un sacrifice aux fondements,
Pour qu'il tienne bon, ce mur maudit !
Allons, mes frères, ensemble ici,

Sur notre foi faisons serment :
Celle de nos femmes qui viendra
La première, demain lundi,
Apporter le repas au chantier,
Ce sera elle que nous prendrons,
Que dans un coffre nous mettrons,
Et descendrons aux fondements,
Aux fondements pour l'emmurer !
S'il tient alors, ce mur maudit,
Sans se défaire ni s'écrouler,
Nous l'achèverons cette année-ci,
Cette année-ci, la dixième !
Le Roi l'a dit : si ce n'est pas
Avant la fin de cette année,
Il nous tuera jusqu'au dernier !
Et sur leur foi ils ont juré,
De ne rien dire à leurs compagnes,
En ce saint jour, jour de dimanche.

Chacun s'en est allé chez soi,
Chacun a livré le secret, frère,
Oui, toutes les femmes l'ont su.
Seul entre tous, Maître Manoiï,
Seul entre tous il n'a rien dit,
Rien dit, Manoiï, à sa jeune femme,
Mais lui a trouvé maintes besognes,
Maintes besognes le lendemain.
Voici comment il lui a parlé :
— Ô, bien-aimée, ma bien-aimée,
Ma bien-aimée, pauvre Marie,
C'est aujourd'hui un saint dimanche,
Et demain lundi, jour de labeur.

Tu te lèveras très tôt à l'aube,
Neuf sacs de bon blé tamiseras,
Au moulin tu les conduiras,
Et la farine ramèneras ;
Et puis les murs de la maison
Tu blanchiras de long en large ;
Tu laveras nos chers petits,
Nos deux jumeaux Pierrot et Paul,
Donne-leur le sein, dans le berceau
Berce-les bien pour qu'il s'endorment ;
Prépare ensuite un bon repas,
Et porte-le moi au chantier,
Mais va lentement, ne te presse pas.
Il a bien dit, bien commandé,
Et au chantier est retourné.

Pauvre Marie, lundi à l'aube,
Tôt s'est levée, bonne et vaillante,
A tamisé neuf sacs de bon blé,
Puis au moulin elle les a portés,
Et la farine a ramenée ;
Et promptement elle a blanchi
Blanchi les murs de long en large,
Vite lavé le linge blanc,
Les deux petits, les deux jumeaux
Dans un bon bain les a lavés,
Et puis le sein elle leur a donné,
Dans le berceau elle les a bercés,
Et ils se sont bien endormis ;
Elle a préparé le déjeuner,
A devancé toutes ses sœurs,
Et la voisine elle a appelé,
Pour partir ensemble au chantier.

Mais la voisine s'est bien gardée
de lui révéler la vérité :
— Va, va devant, bonne Marie,
Je te rejoins, va, je te suis !
Et la voici, la voici partie,
Déjà du village elle est sortie,
Déjà elle va à travers champs,
Frère ! Est-ce que le Ciel a eu pitié ?
Des vents ont soufflé en tourbillons,
Force tourbillons, et le repas
S'en est trouvé rempli de sable.
Brave Marie, vite est rentrée,
Pour préparer, en faire un autre,
Et de nouveau la voilà partie,
De nouveau la voisine a menti :

— Va, va devant, bonne Marie,
Je te rejoins, va, je te suis !
La voilà donc repartie,
Déjà du village est sortie,
Déjà elle va à travers champs,
Frère ! Est-ce que le Ciel a eu pitié ?
La pluie, en torrents, est tombée,
Pour empêcher Marie d'avancer.
Brave Marie n'a pas reculé,
Devant les torrents à mi-taille,
Au chantier elle est bien arrivée,
Apporter le repas la première.
Pauvre Manoïl ! Il était là,
Il travaillait, taillait la pierre.

Quand il l'a vue qui arrivait,
A l'heure le repas lui apporter,
Sa main a tremblé, le marteau a lâché,
Et il a pleuré amèrement.
Pauvre Marie, quand elle l'a vu
Si accablé, elle lui a dit :
— Ô bien-aimé, mon bien-aimé,
Dis-moi pourquoi as-tu tremblé
Et ton marteau as-tu lâché,
Et puis pleuré amèrement ?
Ai-je trop tardé ton déjeuner ?
Maître Manoïl a répondu :
— Non, bien-aimée, douce Marie,
De si bonne heure tu es venue,
Pour m'apporter le déjeuner !
Mais je suis triste, car j'ai perdu
Ma bague en or dans les plâtras,
Dans les plâtras et la pierraille.

Quand je t'ai vue, quand je t'ai vue là,
Je me suis dit : cette bague, c'est toi
Qui me l'as donnée, le jour des noces...
Voilà pourquoi je suis si triste,
Et j'ai pleuré en te voyant.
Brave Marie lui a dit alors :
Mon bien-aimé, ô mon Manoïl,
Viens donc ici prendre ton repas,
Appelle tes hommes, tes apprentis,
Pour faire un coffre, tisser une corde,
Et me descendre aux fondements,
En bas, au fond, au plus profond.
Je chercherai sous chaque caillou,
Chaque caillou et chaque débris,

Et pendant que tu déjeuneras,
Je trouverai ta bague en or.
Manoïl ses hommes a appelés,
Apprentis, compagnons et jeunes maîtres,
Un coffre ont fait, une corde tissé,
Et sans rien dire ils ont saisi,
Mis dans le coffre pauvre Marie,
L'ont descendue aux fondements,
En-bas, au fond, au plus profond.
Pauvre Marie, quand elle fut là,
Elle a cherché sous chaque caillou,
Chaque caillou et chaque débris,
Pour retrouver, la malheureuse,
Pour retrouver la bague en or.

Elle a cherché, tu entends, cherché
De midi, de midi jusqu'au soir,
Mais la bague elle n'a pas trouvé.
— Ô mon Manoïl, a-t-elle appelé,
Mon bien-aimé, la corde descendez !
La corde descendez, remontez-moi :
J'ai retourné chaque caillou,
Chaque caillou, chaque débris,
Sans retrouver ta bague en or.
Je sens le lait gonfler mes seins,
Mes deux petits se sont réveillés,
Mes deux enfants, mes deux jumeaux,
Je ne veux pas les laisser pleurer,
Je m'en vais vite pour les nourrir.
Maître Manoïl a répondu :
— Pauvre de toi, ô bien-aimée,
Tu ne sais pas, nous avons juré,
Sur notre foi serment prêté :
Celles de nos femmes qui ce lundi,
Ce lundi, viendrait la première

Apporter le repas au chantier,
C'est elle que nous avons choisie,
Pour la descendre dans un coffre,
Pour la descendre aux fondements,
Et l'emmurer au plus profond !
Pour que tienne ce mur maudit,
Sans se défaire ni s'écrouler,
Et qu'enfin nous le terminions,
Cette année-ci, la dixième !
Toi, malheureuse, tu es venue
Avant les autres au chantier,
C'est toi que nous avons saisie,

Et dans le coffre descendue
Aux fondements, pour y rester,
Qu'ils soient solides grâce à toi :
Ma bien-aimée, tu ne sortiras plus !
Quand elle a entendu ces mots,
Elle a pleuré à fendre l'âme :
— Maître Manoïl, mon bien-aimé,
Quel mal ai-je fait, quel crime commis,
N'ai-je pas obéi à ta parole ?
Pourquoi veux-tu me laisser là,
À gémir, à pleurer, à implorer ?
N'as-tu pitié des deux petits,
Qui vont attendre que je vienne,
Que je vienne leur donner le sein !

Fais-moi remonter, mon bien-aimé,
Laisse-moi rentrer, nourrir mes fils,
Les caresser une dernière fois,
Et puis ici je reviendrai,
S'il vous faut, s'il vous faut ma vie !
Manoïl ne l'a pas fait remonter,
Mais tous ses hommes il a pressés,
Maîtres maçons, jeunes apprentis,
Le rempart ils ont bien vite bâti,
Bien vite bâti, et il tenait,
Sans s'effriter, sans s'écrouler,
Et quand le mur ils ont terminé,
Ils sont descendus et sont partis.
Pauvre Manoïl, pauvre de lui !
Lui ne part pas, mais reste là,
Les yeux en larmes, le cœur brisé,
En écoutant pauvre Marie,
Qui pleure encore, et qui supplie.
Il se demande comment il va
Rentrer chez lui, ce qu'il va dire
Aux deux petits qui vont pleurer
Pour que leur mère vienne les nourrir !
Garde-toi, frère, garde-toi bien
Sur ton honneur de faire serment,
Car tu peux, frère, te tromper.

Traduit en français par Janeta Ouzounova et Névéna Dikranian. Dans : GELY-GHEDIRA
Véronique. *Le Lait de la Mort. La ballade de l'emmurée et sa fortune littéraire*, Paris,
1998, p. 91-96.

Or çà, Manoyl, Manoyl le maçon (Strouma la jeune épouse)

Trois frères se mirent d'accord,
se mirent d'accord pour bâtir une église,
pour bâtir une église — la Sainte-Marie.
Le jour ils la bâtissent, le soir elle s'écroule,
le soir elle s'écroule pierre par pierre,
pierre par pierre, fondement par fondement.
Les trois frères se mirent d'accord d'emmurer,
celle de leurs femmes qui viendra demain matin
avec un plat sur la tête, avec une cruche dans la main.
Les deux frères allèrent chez eux,
ils dirent tout à leurs épouses.
Manoyl le maçon n'alla pas,
n'alla pas chez lui pour le dire,
Manoyl le maçon ne dit rien.
Sa jeune épouse, arriva de bonne heure
avec un plat sur la tête,
avec une cruche dans la main.
Or çà, quand Manoyl le maçon la vit,
il baissa les yeux, il versa des larmes,
or çà, il lui parla et lui dit :
« Ô Strouma, jeune épouse Strouma !
Où as-tu laissé ton premier bien-aimé ?
Où as-tu laissé ton enfant mâle ? »
Et Strouma parla, parla et dit :
« Or çà, écoute, écoute, Manoyl le maçon !
Chez ta mère, chez ma belle-mère. »
De là elle revint en arrière,
de loin elle vint, elle vint et s'écria :
« Or çà, ma mère, ma mère, ma vieille belle-mère !
Étends-moi donc une natte,
et jette-moi un oreiller blanc,
car une affreuse fièvre m'a enfiévrée. »
Elle lui étendit une natte,
et lui jeta un oreiller blanc.
Le temps qu'elle se couchât, elle rendit l'âme...
C'est à peine que son âme, son âme parla :
« Or çà, ma mère, ma mère, ma vieille belle-mère !
Va appeler Manoyl le maçon,
Manoyl le maçon, mon premier bien-aimé,
que je le voie et qu'il me voie. »
Le temps qu'elle allât, le temps qu'elle arrivât,
le temps qu'elle criât à Manoyl le maçon :
« Or çà, Manoyl, Manoyl le maçon !
Strouma, ta jeune épouse, rendra l'âme,
or çà, que tu la voies et qu'elle te voie. »